

JUNKPAGE pour l'Escale du livre 2021, l'inédite édition



Une commande (celle du quotidien *Le Monde*) dans le cadre exceptionnel d'un confinement, cela ne fait-il pas beaucoup de contraintes pour un seul homme ?

L'expérience était alors inédite et constituait donc un terrain d'observations nouvelles. L'écrivain n'aime rien tant que ces possibilités finalement assez rares qui lui sont données de s'éprouver et d'éprouver son écriture hors de l'ordinaire répertoire des situations humaines. Il faudrait par exemple embarquer un écrivain avec les astronautes lors d'une mission spatiale. Ce récit manque encore. Je suis volontaire.

D'ailleurs, en quoi cela a-t-il tellement différé du travail de diariste, qui comme toute personne vivant de sa plume est a priori menant une vie pour le moins recluse ?

Continent à lui seul des lettres françaises contemporaines, **Éric Chevillard** est entré dans la carrière aux prestigieuses éditions de Minit, en 1987, avec *Mourir m'enrhume*. En plus de trois décennies, il a affirmé une voix/voie plus que singulière, enfonçant plus encore le clou avec son blog culte – L'Autofictif – débuté en septembre 2007. Avec le récent *Sine die*, sous-titré « Chronique du confinement (19 mars – 12 mai 2020) », ses miraculeuses épiphanies prennent une nouvelle dimension, rehaussées par le trait brillant de François Ayroles. Accessoirement, il s'agit du 221^e ouvrage de la maison bordelaise L'Arbre vengeur.

Propos recueillis par **Marc A. Bertin**

En effet, l'écrivain n'est souvent pas un être très sociable. Mais l'expérience du premier confinement était justement intéressante en cela qu'elle était à la fois partagée par tous et radicalement solitaire. Les journaux de confinement ont été beaucoup moqués. Mais ce fut un réflexe pour nombre d'auteurs, car c'est ainsi, en toute situation, que nous produisons nos anticorps.

“MA VIE AVEC LACHÉSIS”

Le titre de ce recueil, *Sine die*, s'est-il naturellement imposé ?

Oui, ce fut dès l'origine le titre de la chronique du *Monde*. Je n'imaginai pas à quel point il s'avérerait justifié, même si j'ai songé plus tard à lui substituer, peut-être mieux venu encore : *Ad vitam aeternam...*

Pourriez-vous vous passer du rituel quotidien de L'Autofictif ?

Péniblement... Même dans les périodes où je n'ai pas de livre en cours d'écriture, ou que l'envie et le besoin d'écrire ne sont pas impérieux, je prends des notes

qui nourrissent ce journal. C'est presque un réflexe nerveux ou musculaire, désormais... Mes réactions s'impriment.

En quoi *Sine die* a-t-il bouleversé vos habitudes voire modifié votre travail ou peut-être vos habitudes de travail si vous en avez ?

Ce n'est pas tant la chronique elle-même que les conditions du confinement qui ont modifié mes habitudes de travail (et par voie de conséquence ce travail lui-même). J'écris plus volontiers en bibliothèque ou dans les cafés et tous ces lieux sont devenus inaccessibles. Puis, quand survient une crise comme celle-ci, certains projets perdent leur pertinence, leur nécessité, en tout cas leur urgence. Je n'ai d'ailleurs toujours pas repris le roman interrompu il y a un an.

Qui a eu cette lumineuse idée d'associer vos mots aux dessins de François Ayroles ?

Ce sont nos éditeurs de L'Arbre vengeur, David Vincent et Nicolas Étienne. J'avais déjà rencontré François Ayroles par leur entremise et chroniqué avant de le connaître une de ses bandes dessinées pour *Le Monde des livres*.

L'économie qu'il déploie à chaque chapitre n'est pas sans évoquer le génie de Chaval.

On ne saurait mieux dire !

Votre œuvre alterne, majoritairement, entre les austères éditions de Minuit et la modeste boutique de L'Arbre vengeur. Sont-ce là les deux visages d'une même vérité ?

Je publie aussi régulièrement des recueils de textes courts aux éditions Fata Morgana. Chacun de ces éditeurs accueille et accompagne une écriture qui reste sensiblement la même mais s'éprouve selon différentes formes, différents formats. Il est précieux pour moi de disposer de ces espaces voisins mais circonscrits et indépendants.

Le 2 avril, en conclusion de votre texte, vous écriviez : « Je ne prétends pas que l'écrivain confiné, confit dans son confort, fait preuve d'un courage admirable et qu'il doit être comparé à ceux qui ont persisté à écrire dans les conditions les plus rudes, parfois même inhumaines. Mais il fallait, je crois, dire un peu sur quels ressorts nous sommes montés et pourquoi, ces jours-ci, nous jaillissons tous de nos boîtes à confinement en agitant nos pages. » Pas de légèreté sans gravité en somme ?

Je ne vous apprendrai pas que la noirceur est la plus chaude couleur de l'humour... Pas de feu sans charbon.

L'exercice a-t-il été profitable ?

Pour moi certainement. Mais on voit aussi comme s'usent les plaisirs... Mon excitation d'écrivain est retombée. Je suis très las de cette crise et chacun, d'ailleurs, en a tiré maintenant le mince profit intellectuel ou moral qu'il pouvait en espérer, me semble-t-il. Restent l'ennui, l'inquiétude, la colère, le sentiment que l'homme a déclenché cette catastrophe par sa bêtise, son incurie, sa vénalité, son arrogance, et qu'il y a lieu de craindre qu'il soit tout simplement incapable d'inventer un monde habitable.



Sine die
Éric Chevillard
L'Arbre Vengeur